

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'inassignable

Frédérique Bernier

Numéro 314, hiver 2017

Prendre la littérature au sérieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84033ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, F. (2017). L'inassignable. *Liberté*, (314), 37–38.

Tous droits réservés © Frédérique Bernier, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Frédérique Bernier

L'INASSIGNABLE

L'insoluble malentendu entre littérature et institutions.

On fait des grandes œuvres d'art un usage tout aussi déplacé lorsqu'elles servent les fins de l'éducation ou de la perfection personnelles, que lorsqu'elles servent quelque autre fin que ce soit.

— Hannah Arendt

Alors que, depuis juin dernier, l'État consulte artistes, administrateurs, quidams et autres acteurs et actrices de la « scène culturelle » sur la politique de la culture que devrait adopter le Québec, je m'interroge dans mon petit coin sur le malentendu institutionnel que recouvre le mot « culture » et sur ce qu'il y a d'inappropriable, d'inassignable au cœur de la littérature. Prête à courir le risque d'être taxée de puriste, je poserai que toute justification économique, sociale, nationale, politique, linguistique, psychologique ou morale de l'art et de la littérature dévoie la seule tâche intrinsèque d'une œuvre, laquelle consiste à nous mettre en contact avec ce qui, en nous comme dans le monde, résiste de façon vitale, absolue, à toute appropriation et à toute assignation. Puriste et absolutiste, oui, j'assumerai ces tares, pour autant qu'elles viennent nommer tant bien que mal une vision un peu insensée des œuvres, une quête de sens éperdue, traversée tantôt par le sublime tantôt par la sauvagerie, que la « culture » et les discours bienséants (et plus ou moins incultes) qu'elle suscite cherchent au moins autant à domestiquer qu'à recouvrir.

C'est pourquoi, loin de m'étonner du peu d'importance qu'on accorde à la littérature dans les médias et dans notre système d'éducation, où les cours de littérature continuent à exister parce qu'ils s'appellent des cours de français et qu'ils livrent leur lot de « compétences », ce sont les moments où les institutions semblent s'être laissées porter par une aspiration symbolique qui me paraissent relever d'un immense malentendu. Je pense à la belle histoire que l'on se raconte souvent sur la place de la culture et de la poésie durant la Révolution tranquille; aux cris que l'on pousse quand on regrette les beaux jours de la chaîne culturelle de Radio-Canada, de l'ONE, de l'université, de toutes ces institutions plus ou moins en ruines dont on s'épuise, moi la première, à défendre les fantômes. Le malentendu tient à ce que

fonder une institution, une nation, une école, est un geste dont la logique instituante de conservation et de développement, bien sûr nécessaire socialement, s'oppose toujours ultimement au pouvoir destituant qui se trouve à l'œuvre dans toute œuvre digne de ce nom, y compris lorsqu'elle est accaparée par l'institution.

Ce malentendu recouvert et entretenu par le mot « culture » est d'autant plus grossier aujourd'hui que le pouvoir affiche le plus souvent sans vergogne son mépris du symbolique et des institutions elles-mêmes, ne cherchant même plus à faire bonne figure en faisant semblant que ses décisions peuvent reposer sur autre chose qu'un calcul cynique. Hannah Arendt a déjà, dans son essai « La crise de la culture », lumineusement déplié le passage du philistinisme inculte (du mépris pur et simple de ce qui n'est pas directement utile ou monnayable) au philistinisme cultivé

On ne sait plus quel langage parler pour défendre le plus essentiel, parce que l'entièreté du langage semble contaminée.

de la modernité (à la valorisation de la culture comme valeur d'échange dans le cadre d'un processus d'édification personnelle et sociale), puis au philistinisme du consommateur contemporain : « Bien des auteurs du passé ont survécu à des siècles d'oubli et d'abandon, mais c'est encore une question pendante de savoir s'ils seront capables de survivre à une version divertissante de ce qu'ils ont à dire. » Le règne de l'insatiable dévoration consumériste n'est bien sûr pas révolu, ce qui n'est pas pour autant une invitation à devenir nostalgique d'une culture fonctionnant comme valeur d'échange dans le marché du raffinement social – ou de l'affirmation nationale. Nul besoin d'en être nostalgique, de toute façon,

puisque ce marché connaît encore des sursauts dans notre société confuse où il est encore chic, malgré tout, d'être un « consommateur de produits culturels » et de faire partie de la « clientèle étudiante » investissant son capital existentiel au sein de l'« économie du savoir ».

Non, le roi n'est pas encore complètement nu, mais si le pouvoir daigne encore parfois se draper de culture et de poésie, c'est dans le cadre d'une instrumentalisation managériale devenue tellement grotesque qu'on se demande comment elle peut encore cacher son obscénité. Gilles McMillan l'a justement analysé dans son stimulant essai *La contamination des mots*, à partir, notamment, du cas du Cirque du Soleil, paragon de la fierté culturelle québécoise pompé à l'hélium de l'exportabilité. Apparemment moins kitsch que le détournement clinquant du beau et du poétique par le management et son cirque généralisé, le dévoiement culturel n'en est pas moins spectaculaire à l'université, au sein de laquelle seule une poignée de professeurs semble s'inquiéter (autrement que dans l'intimité) du recouvrement de l'entreprise de penser par la pensée d'entreprise et des ravages d'une rhétorique de l'excellence qui aspire les fondements mêmes de l'institution dans le vide abyssal de son signifiant sans signification, comme l'a exemplairement montré Bill Readings dans son essai *Dans les ruines de l'université*.

Même dans l'urgence où nous sommes constamment, face à ce vide, devant les attaques renouvelées depuis les profondeurs abyssales où logent les officines du pouvoir, j'ai du mal à justifier l'enseignement que je prodigue moi-même au cégep par la rengaine pseudo-humaniste qui assigne aux œuvres les nobles tâches de poétisation du monde, d'émancipation citoyenne, ou même, plus prosaïquement, celles de l'apprentissage de l'histoire, des capacités d'analyse ou du bien-écrire. C'est que ces tâches, aussi louables et essentielles soient-elles sur le plan de l'éducation, sont tôt ou tard récupérées par la logique technocratique de l'exclusion inclusive qui leurre son adversaire d'autant mieux qu'elle lui subtilise son langage en l'évidant de l'intérieur (pensons aux dernières pages du récent rapport Demers sur « L'offre de formation collégiale » arguant de la désuétude et du caractère peu « adapté » d'une formation générale dont il reconnaît par ailleurs la valeur de principe sans en défendre quelque vision que ce soit). À l'heure où le calcul des coûts et bénéfices coïncide de plus en plus parfaitement avec ce que l'on appelait jadis la rationalité, la culture est peut-être le dernier alibi, celui qui camoufle le crime parfait, l'assassinat complet du sens (c'est-à-dire de ce que l'on ne pourra jamais calculer ou posséder).

Le problème, c'est qu'on ne sait plus quel langage parler pour défendre le plus essentiel, parce que l'entièreté du langage semble contaminée, comme le dit bien Gilles McMillan, y compris la rhétorique de la défense de l'essentiel contre sa contamination. Nicole et André Ferron de *L'hiver de force* avaient bien saisi la puissance de cette logique et de son retournement pervers dans l'oxymorique « Contre-Culture de Consommation ». Bien sûr, le terrorisme au quotidien et le formidable sabotage idéologique des *beautiful losers* de Ducharme sont eux-mêmes potentiellement solubles dans le spectacle ambiant (des rebelles, que c'est divertissant !). À

moins que l'on travaille à ce qu'ils ne le soient pas complètement. C'est ce que l'on fait en classe lorsque l'on tente de faire entendre l'exigence poignante et la vérité d'une œuvre particulière, sa portée aussi bien politique que philosophique qui repose dans ce que cette œuvre dit, mais aussi dans la façon qu'elle a de nous désœuvrer. Il y a des fois où ça marche. La littérature et la transmission de l'inassignable peuvent encore, parfois, avoir lieu, pour peu que l'on oublie de temps en temps les plans-cadres du ministère et que l'on plonge véritablement dans les œuvres, en s'arrêtant de façon parfaitement gratuite sur un phrasé émouvant, un tremblement fortuit de la langue, un point de suspension insondable, en s'abandonnant à leur beauté, à leur capacité de nous ravir à nous-mêmes, à toutes nos belles (et moins belles) motivations, de nous faire oublier un instant la salle de classe, ses néons et ses lassitudes, tout en nous la faisant habiter totalement. L'inassignable ne peut trouver son lieu que dans le temps volé à ce qui est prescrit. Cela se fera toujours à la fois contre et sous le couvert de l'institution et de ce qu'elle daigne nommer « culture » et « éducation ».

Il ne s'agit pas de se complaire dans un esthétisme fumeux ou dans un fantasme de pureté stérile, mais bien de défendre coûte que coûte, ne serait-ce que par moments, au cours de ces instants volés à la course folle de nos vies et à notre adaptabilité, ce qui fait d'une œuvre un lieu de pensée irréductible au « calcul des conséquences » et au réel débilisant avec lequel on nous assomme, au réel tel qu'on l'arraisonne et tel qu'on nous le rentre dans la gorge à coup de contrôle de la qualité (veuillez noter que les différents gestes de votre existence sont enregistrés à des fins de surveillance de la conformité du réel aux attentes de rendement et de satisfaction). Mais il faudrait faire en sorte que cette exigence radicale d'inappropriabilité ne soit pas seulement portée par quelques œuvres autour desquelles on dresserait des barricades pour mieux les protéger des assauts de ce réel satisfait, aussi vorace qu'exsangue. Il faudrait, et c'est peut-être là le plus difficile, que le langage que nous parlons tous les jours, au travail et dans la rue comme dans notre salon, tente de garder la trace de cet inassignable qui est un autre nom de l'indicible accompagnant comme son ombre tout ce que l'on peut vouloir dire. Oui, c'est de cela que la littérature est porteuse, de la part d'ombre et d'infini du langage quand il cesse de prétendre savoir tout ce qu'il dit, quand il cesse de se borner à réduire notre expérience du monde à du connu, à du su, à du serviable, à de l'enviable, à du propre, quand il ne nous assigne plus qu'à l'anonymat, quand il vaporise notre petit moi en une fine poussière en suspension pour nous faire appartenir vertigineusement à ce qui nous dépasse et nous dépossède, à la communauté des vivants et des morts. Nulle surprise que toutes les défenses narcissiques du monde se liguent contre cela, par le détournement de la manière, ou du regard, par la violence qui consiste à rendre cela quasi inexistant. Mais la quasi-inexistence a la vie dure et sait aussi sourdre de partout, comme la vie même. **L**

♦ **Frédérique Bernier** enseigne la littérature au cégep de Saint-Laurent.